

## LE RESTE DU MONDE

Voix 1 Cette nuit, j'ai encore rêvé de la guerre. Mon corps allongé sur le dos, mes muscles tendus et les pieds froids, je rêve qu'elles meurent. Celles que j'aime se font tuer sous mes yeux ; je ne peux rien faire. Autour de moi les bâtiments sont détruits et une fumée noire s'échappe des ruines, on ne voit pas très bien. Il faut courir très vite pour échapper aux bombes et aux tirs ennemis. Je suis fatiguée, je n'en peux plus. Je tombe. Je m'écroule et au même moment je vois ma mère se faire tuer. J'ai bien tenté de me relever pour aller la sauver mais, je n'ai pas pu. Quelquefois j'y arrive. Quelquefois je les sauve. Mais pas cette fois. Pas cette nuit.

Voix 1 C'est comme si je ne voulais pas me réveiller. Comme si je me plaisais dans la guerre. Pourtant, je crois bien que je ne dors pas. Je sais que je pourrais quitter la douleur de perdre ma mère, ma sœur, mes amies. Il me suffirait simplement d'ouvrir les yeux et de revenir à la réalité. J'y pense souvent mais ne le fais pas. Je ne sais pas pourquoi je me complais dans la tristesse. Mon corps est désormais chaud et trempé de sueur. Et mes yeux bouffis.

Voix 2 Elles sont toutes habillées de noir, regarde.

Voix 1 Les veuves marchent ensemble dans les rues de la ville. Elles pleurent leurs enfants morts.

Voix 2 Elles rentrent chez elles avant la tombée de la nuit. Les cafés ferment et les lumières des boutiques s'éteignent. Il fait froid. Le vent souffle de plus en plus fort et les feuilles tombent des arbres. Les rues se vident. Les oiseaux s'envolent – des corbeaux, des pies, des vautours. Des ombres noires autour des maisons fermées – des charognards. Il n'y a bientôt plus personne à l'extérieur. Un homme, toutefois, à l'angle d'une rue, essoufflé, le corps adossé contre la devanture d'une boutique. Un autre au bord d'un trottoir, immobile. Il tousse. Semble avoir mal. Les hommes ici paraissent beaucoup souffrir, je ne sais pas pourquoi.

**Voix 1** Peut-être parce qu'ils ne sortent jamais de la ville et ne rencontrent jamais personne. Ils ne voient ni les étrangers, ni les habitants des régions voisines. Ils s'enferment en affirmant la ville suffisante, ni trop grande ni trop petite, une commune à échelle humaine.

Voix 2 Le centre-ville entouré de remparts, on en fait vite le tour. L'église – un monument imposant confiné entre de vieilles bâtisses – domine par son harmonie. La pierre est blanche, la porte d'entrée ornée de bas-reliefs et l'horloge de la façade en fer forgé est arrêtée. Les cloches sonnent. De l'autre côté des remparts, des platanes bordent l'ensemble des boulevards de la ville. Ils sont hauts. Très hauts. On peut les voir dépasser de deux fois les toits des maisons. Et plus bas près du fleuve, un pont – le pont du Diable – relie la ville au reste du monde et le reste du monde à la ville.

**Voix 1** Les hommes s'épuisent. Ils peinent à avancer. Depuis combien d'années se retrouvent-ils à la même heure au même endroit ? Depuis combien d'années parlent-ils de la même chose ? Du temps qui passe. Du changement. Des jeunes qui ne font rien. Des femmes qui pleurent. Des mêmes histoires, toujours. Ils se retrouvent à l'extérieur et restent ensemble toute la journée mais ne vont jamais les uns chez les autres. Ni pour le thé, ni pour le diner. Ils préfèrent se retrouver dans la rue, sur un banc ou ailleurs et parler entre eux dans une langue qui leur est propre.

Voix 2 Ils vieillissent.

**Voix 1** Ils persistent à ne pas voir.

**Voix 1** C'est la fin de la journée, un couple s'embrasse sur le pont du Diable. Plus bas, un oiseau est posé sur un des rochers du fleuve, les ailes grandes ouvertes, prêt à s'envoler. Le couple s'en va.

**Voix 1** On dit que le Diable est venu construire le pont en une nuit en échange de la première âme passante. Mais le lendemain, les habitants ont voulu le duper en y faisant traverser un chat noir. Furieux, il aurait emporté avec lui la dernière pierre de la construction, pour se venger plus tard.

Voix 2 Huit chats noirs couraient à l'entrée du pont l'autre jour.

**Voix 1** Alors, ça recommencera.

**Voix 1**

Il fait sombre. Mes yeux s'habituent mal à l'obscurité. Il me faut quelques minutes – ou quelques secondes – pour commencer à distinguer les contours de la pièce où je suis enfermée. Je ne sais pas pourquoi je suis là. L'air est humide. L'odeur écœurante. Je tente de me lever mais n'y arrive pas, mes mains sont attachées et les jambes meurtries. J'ai mal. Une femme est enfermée quelque part, dans une cellule d'un ancien bâtiment. Elle a été jugée coupable d'un crime qu'elle ne se souvient pas avoir commis et condamnée à mort par pendaison. J'ai chaud, je tremble. Je ne me sens pas très bien. Un sursaut soudain et je me réveille ; ce ne pouvait être qu'un mauvais rêve.

Voix 2

Des hommes et des femmes sont emprisonnés sans raison partout dans le monde. Des arrestations arbitraires et des condamnations. Des punitions. Des tortures.

**Voix 1**

Des guerres.

Voix 2

Des hommes qui s'entretuent.

Voix 2

Le matin, les jeunes de la ville ferment les yeux pour se rendormir. Le ciel est gris et la lumière terne. Il est huit heures. Huit heures dix. Le silence de la ville est particulièrement pesant à cette heure-ci. Les fenêtres sont fermées et l'air saturé. Ils étouffent. Ils ne savent pas comment se lever, déjeuner, s'habiller ; pourquoi commencer une nouvelle journée. Ils sortent de l'enfance et de l'adolescence, ils n'ont pas l'habitude ; ils ne comprennent pas encore ce que veulent les adultes. Faire, projeter, élaborer un projet d'avenir. Choisir, travailler, devenir responsable. Grandir.

**Voix 1**

Quel âge ont-ils ?

Voix 2

Dix-huit ans. Vingt ans.

**Voix 1**

On dit que le vide attire, qu'il rassure, comme une possibilité de tout recommencer.

Voix 2

Moi aussi, cette nuit, j'ai fait un rêve étrange. J'ai rêvé que la Terre n'existait plus. Nos corps dans un monde tout à coup immatériel et atemporel, nous flottions endormies dans le néant. Nous étions toutes si soulagées d'être sorties de nos vies que nous tournions plusieurs fois sur nous-mêmes en riant aux éclats. Puis des poissons bleus sont apparus à côté de moi, des musiciennes, des danseuses, des équilibristes. Un cirque ? Elles chantaient dans des langues différentes et des animaux arrivaient de plus en plus nombreux, des chevaux, des colombes. Un ange tenait un moment un bouquet de fleurs rouges dans les mains puis tout à coup, plus rien. Rien d'autre que la chaleur de mon lit.

- Voix 1** Souvenir. Des formes apparaissent dans la nuit. Des hommes, un pont, une femme. Je me rappelle aussi d'une maison bleue. Elle était grande avec des fenêtres de tailles différentes et désordonnées, comme coincées entre elles. La femme dansait dans le jardin avec un homme plus âgé, son père peut-être, ou son grand-père. Perdue, petite, cachée par le corps de l'homme – les mains de l'homme. À l'église, le marié portait un costume noir avec un nœud papillon et elle, une robe avec des fleurs blanches. Ils ont eu huit enfants par la suite – huit garçons – elle n'a pas eu de chance. Comment imaginer la souffrance qui est venue ensuite ? La douleur quand ils ont commencé à comprendre ? Quand ils ont grandi ? Dans la nuit, les images s'effacent jusqu'à l'absence. Elle pensait leur bonheur indestructible. Mais c'était sans compter l'évolution du monde.
- Voix 1** Les veuves ferment les volets de leur maison une heure avant la tombée de la nuit. Elles pleurent leurs enfants morts.
- Voix 2 Leurs pas résonnent dans les pièces vides du premier étage, leur respiration est saccadée et leur regard perdu. Elles s'étirent, s'allongent sur le canapé du salon et s'endorment sans un mot. La nuit, le bois de la charpente craque et l'air siffle entre les portes et les embrasures des fenêtres. Le vent se lève. Les branches des arbres cassent. Il n'y a plus personne dans la rue.
- Voix 1** Peut-être parce que les hommes sont de plus en plus malades. On ne les voit pas la nuit mais le jour, seulement, à l'aide d'une canne ou d'un déambulateur. Les démarches sont lourdes et incertaines et le bruit du métal résonne contre les pavés. On peut les entendre entrer dans la ville. Ils avancent de quelques mètres, s'arrêtent essoufflés et s'énervent, puis repartent.
- Voix 2 Ou peut-être parce que le monde extérieur est devenu trop brutal pour y rester. Les veuves s'enferment, silencieuses. Les hommes s'épuisent dans la douleur. Il n'y a plus aucune issue, aucun espoir pour l'avenir.
- Voix 1** Pourtant, ils ne comprennent pas encore l'impossibilité qu'ont les jeunes à vieillir.
- Voix 1** Le brouillard tombe et recouvre entièrement les maisons de la ville. Il pleut. Enfermés chez eux, les habitants attendent la fin du mauvais temps. Les portes d'entrée sont fermées et les volets rabattus contre les fenêtres, laissant ainsi l'intérieur des maisons dans l'obscurité toute la journée.

**Voix 1**

Je marche sur une longue ligne droite. Une route sans virage, sans bosse, sans obstacle. Une route parfaitement dessinée qui traverse les villes, les montagnes et les fleuves. C'est long mais je ne m'ennuie pas. Je ne fatigue pas. Mon corps est léger et ma peau dorée au soleil. Je me sens bien. Je regarde autour de moi et souris quand soudain je sens la route monter sous mes pieds. Je continue sans y prêter attention mais la côte s'accroît et mon pas ralentit. Marcher me demande de plus en plus d'effort. Je fatigue. La route monte, monte, monte encore jusqu'à devenir bientôt verticale. Un mur soudain et je m'accroche de justesse. Mon corps est suspendu dans le vide. Je suis lourde. Mes mains glissent, je ne peux rien faire. Je tombe.

Voix 2

Te souviens-tu du 14 juillet ? Elle s'arrêtait de danser pour poser devant l'appareil photographique. Un instant, elle avait le regard rieur. Ou peut-être était-il provocateur, je ne sais pas. C'était une femme de caractère. Une femme qui n'abandonne jamais. Elle partait le dimanche en famille se promener dans les montagnes et l'été, elle allait danser au bal de la ville. Elle aimait rire. L'été, tout le monde se retrouvait au bal de la ville. Jeunes. Couples. Familles. C'était un temps où la rencontre était possible. Un orchestre venait jouer des airs populaires et les jeunes filles chantaient en chœur les refrains qu'elles connaissaient. Les hommes invitaient les femmes à danser et on pouvait les voir tourner, tourner, tourner jusqu'à en perdre l'équilibre. Comment concevoir la douleur qui est venue ensuite ? Comment imaginer les jeunes filles du bal s'enfermer si tôt dans le deuil ? Le regard triste des hommes laissait-il présager le malheur ? La mort ?

**Voix 1**

La fin du monde.

**Voix 1**

L'eau de la pluie s'écoule le long des boulevards et se jette dans le fleuve. Elle déborde des caniveaux, dégorge des gouttières et recouvre les trottoirs ; certaines rues sont impraticables. La pluie brouille tout, on ne voit plus rien. Les formes se confondent entre elles et composent un ensemble nébuleux. Il n'y a plus aucun repère, aucune couleur. Seul le pont trace encore une ligne courbe dans le ciel.

Voix 2

Les jeunes de la ville se réveillent. Il fait nuit noire. Les hommes et les femmes dorment encore. Personne ne les voit se lever ni s'habiller. Ils sortent de chez eux sans un bruit, ferment la porte à clé et partent vers les bas de la ville. Ils prennent tous le même chemin et passent devant les mêmes maisons, les mêmes

jardins, les mêmes portails. Les pas sont lents et constants, on dirait des automates. Des somnambules. Ils marchent sur les trottoirs et empruntent les passages piétons mais semblent déjà loin de la ville. Ils ne remarquent pas les maisons fermées et ne semblent pas avoir peur. Je ne les vois ni trembler ni hésiter. Ils ne se retournent pas, ne fléchissent pas, c'est très rapide.

Voix 2

Ils sautent.

Voix 2

Ils sautent du pont du Diable parce qu'ils ne veulent pas mourir. Dans l'impossibilité de vieillir, souffrir et disparaître, ils s'en vont un jour comme une évidence. L'orage gronde. Les remous du fleuve sont de plus en plus forts. Les troncs déracinés par les courants se cognent contre les rochers et les parois du pont. La pluie tombe sans relâche, l'eau ne cesse de monter et un torrent de boue se déverse désormais à toute vitesse dans la mer.

Voix 1

Les cloches de l'église sonnent tout le jour et toute la nuit suivante.

Voix 2

Réunies au premier rang, les veuves pleurent et crient leurs enfants morts. Les hommes, eux, sont assis dans le silence sur les bas-côtés ; ils commencent à comprendre. La terreur se lit peu à peu sur leurs visages ; la douleur, la culpabilité, la honte. À leur tour, ils aimeraient pleurer mais n'y arrivent pas. À leur tour ils essaient de crier mais c'est impossible ; l'organiste joue le requiem de plus en plus fort.

Voix 1

Il n'y a plus personne dans les rues de la ville. Les boutiques sont fermées et les lumières des maisons éteintes.

Voix 2

Les hommes et les femmes prient autour de l'église leur jeunesse perdue. Ils sont tous habillés de noir. Des oiseaux s'envolent, tournent autour de la procession. La ville entière marche derrière ses morts. Les hommes se déplacent lentement, malades et épuisés. Les femmes se tiennent par les bras et s'accrochent les unes aux autres pour ne pas tomber.

Voix 2

Au fond, c'est toujours la même histoire qui recommence.